

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 26 AVRIL 1884.

No. 19.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 26 AVRIL 1884.

SOUVENIR.

Le soir tombait. Dorant de ses reflets les eaux,
La lune se levait sur la berge embaumée;
L'orchestre des oiseaux chantait dans la ramée;
De suaves rumeurs ronflaient sous les roseaux.

Nous laissions notre barque aller à la dérive,
Et, bercés au roulis sonore du courant,
Côte à côte, elle et moi, nous allions admirant
Le grand panorama que déroulait la rive.

Et nous longions le bord de feuillages couvert;
Devant nous s'enfuyaient des ailes bigarrées;
Et chaque arbre, penché sur les vagues dorées,
Semblait nous saluer de son éventail vert.

L'enfant, laissant flotter sa chevelure blonde,
Suivait d'un œil rêveur le flot sur le galet,
Ou bien, pour voir ses dents blanches comme le lait,
Baissait son front coquet sur le miroir le londe.

De la rame parfois fouettant le fleuve clair,
Elle en faisait jaillir de longs rubans d'écume;
Parfois elle plongeait sa main dans l'eau qui fume,
Et, riieuse, égrenait des opales dans l'air.

La marée endormait sa plainte modulée,
Et le fleuve soudain devint silencieux...
Alors l'enfant tourna son regard vers les cieus,
Et dans l'ombre épancha sa voix fraîche perlée.

Répété par l'écho d'un bosquet parfumé,
Son refrain éveillait au loin les nids de mousse,
Et, pour mieux écouter cette gamme si douce,
Sur son balcon l'oiseau penchait son col charmé.

Son chant s'éparpillait en notes frissonnantes,
Pures comme les sons d'un clavier de cristal,
Et mon âme, emportée au bras de l'idéal,
Franchit à ce moment les sphères rayonnantes.

O mon fleuve! malgré les regrets et le temps,
Il m'est resté toujours un souvenir vivace
De ce soir qui versait à longs flots dans l'espace
Les rayons de l'azur, les parfums du printemps.

Et, quand parfois je viens, entraîné par mes rêves,
Errer seul sur le bord de ton gouffre mouvant,
Je crois y retrouver sur les ailes du vent
Des lambeaux de ce chant qui flotta sur tes grèves.

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

La guerre est déclarée! Soyez tranquilles lecteurs, il ne s'agit que de deux montreurs de bêtes et de phénomènes: les célèbres Barnum et Forepaugh. De quoi s'agit-il? je ne sais, car j'avoue humblement que je n'ai pas eu le courage de lire la longue dépêche annonçant au monde cette importante nouvelle. Ce que je sais pourtant, c'est que si ces deux célébrités du pouf américain ont besoin de phénomènes, je viens, en plein Montréal, d'en découvrir une vraie mine.

C'est au centre du quartier aristocratique, au milieu de ces établissements aussi riches qu'élégants, dans une de ces rues où l'on rencontre les toilettes les plus excentriques et les *dudes* les mieux réussis, que j'ai fait cette découverte. Et quelle découverte! de quoi enrichir tous les cirques présents et futurs. Le grand Chinois, le colosse du Nouveau-Brunswick, ne sont rien auprès des hommes et des femmes de quarante pieds et plus que j'ai été à même d'admirer. Les monstres les mieux bâtis ne pouvaient lutter avec les enfants! aux jambes d'hercule, les hommes squelettes, les personnages aux mains grosses comme des torsos, et aux torsos fluets comme des manches à balai. Je m'arrête, car la nomenclature serait longue s'il me fallait énumérer tous les phénomènes humains que j'ai vus. Quant à la nature du lieu, elle est admirable: verdure épinard, vagues en bandruche, arbres longs à crever le ciel et rochers en pain d'épice; rien n'y manque: elle encadre dignement les personnages dont j'ai parlé.

Où se trouve cet assemblage si fantastique me demanderez-vous? Est-ce bien utile de vous le dire, et n'aurez-vous pas deviné, lecteurs, qu'il s'agit de l'Exposition de Peinture de notre Académie Royale des Arts.

Académie! le titre est pompeux; cela fait bien de loin, mais de près, de près, c'est lugubre! Pour quelques bonnes toiles, que de croûtes et de mauvaises encore! Certes, je ne m'attendais pas en franchissant le seuil de cette exposition d'entrer dans un Louvre ou dans un South-Kensington, mais jugeant d'après les critiques déjà pauvres je croyais me trouver en face d'un nombre respectable de bonnes peintures, dignes efforts de travailleurs consciencieux. Il y a loin

de la réputation faite à la plupart de nos artistes à celle qu'ils méritent.

Les amis qui les encensent à tort et à travers croient-ils leur rendre service en agissant ainsi? qu'ils se détrompent. En flattant une œuvre indigne de louanges, on fausse le jugement de celui qui l'a produite, et d'un élève plein de promesses on fait un maître impuissant et plein de morgue.

Ceci dit, je vais quelque peu passer notre salon en revue. Je ne parlerai que des bonnes toiles; il me serait impossible, sans occuper tout le journal, de parler des autres.

J'ai tout d'abord remarqué l'exposition de Mrs Schreiber, de Toronto, suivant le catalogue. Cette exposition comprend un certain nombre de toiles que je classerai sans aucune hésitation parmi les plus jolies. Les Nos. 37 et 30, deux portraits de femme, sont des petits chefs-d'œuvre, surtout le 30, bien dessinés, vivants et d'un coloris parfait. Le No 92, un jeune caniche, est charmant et d'un effet bien rendu. J'aime moins le No. 87, *Consolation*; le dessin en est bon, l'expression est également bien saisie et exprimée, mais le coloris est terne et sans vigueur; c'est dommage, car le sujet est bien choisi et, je l'ai dit, bien dessiné. Mrs Schreiber a un défaut rare chez les artistes: la modestie; je base cette opinion sur les prix auxquels elle estime ses ouvrages; ces prix sont plus que modestes et bien au-dessous de la valeur réelle des toiles de cette artiste. Ce sont des violettes surtout, si on les compare aux chiffres orgueilleux qui figurent au catalogue en regard de certaines œuvres.

Les ouvrages envoyés par M. R. Harris sont également dignes de remarque. Les uns parce qu'ils sont bons, et les autres parce qu'ils sont franchement exécrables. Cet artiste, au dessin assez lâche, est un coloriste qui pourrait bien faire avec un peu plus d'étude; son dessin manque de fermeté et de vérité; aussi laisse-t-il à l'œil une bonne impression dans ses petites toiles aux détails noyés, et est-il parfaitement désagréable dans ses ouvrages de grandes dimensions.

Il faut être très sévère pour M. Robert Harris, car c'est un véritable artiste; son portrait No. 86 en est une preuve irréfutable; c'est une des plus belles œuvres de l'exposition, et le peintre qui en est l'auteur n'aurait jamais dû signer le tableau No. 24. Les personnages figurant sur cette toile sont ressemblants certainement; mais les plus mauvais chromos ressemblent également aux personnes qu'ils ont la prétention de reproduire. Passé une certaine grandeur, M. Harris semble perdre ses facultés artistiques; plus ses toiles sont grandes moins elles sont bonnes: qu'il reste à son chevalet et il fera bien.

Nous signalerons encore à l'attention de nos lecteurs le No. 26, *Un jeune pionnier*, de O. R. Jacobi; le No. 29, *Les Filles du Canada*, bien dessiné, mais d'un coloris criard; le 38, *L'aurore du génie*, de P. C. Wickson; le No. 41, *Un portrait*, de J. W. L. Forster; le No. 41, *En retard pour l'école*, de T. M. Martin et le 85, *Endormie à la porte de l'Eglise*, de W. Brimmer.

Parmi les paysagistes nous citerons *L'approche de l'hiver*, de J. Wilson, œuvre vigoureuse, bien

dessinée, d'un coloris juste et sobre. M. J. Wilson est également un modeste qui estime ses toiles au-dessous de leur valeur. Le No. 49, *Un lac*, Muskoka, de M. T. M. Martin, est également digne de remarque. Quant aux toiles de M. Allen Edson, elles sont d'un artiste connaissant bien son art quant au dessin, mais errant un peu quant à la couleur, dont il ne semble pas avoir une notion bien juste.

En nature morte je n'ai remarqué que le No. 55, de M. Oliver Clare.

Et puis c'est tout pour l'école anglaise de peinture, de Montréal; le reste, allez le voir et vous saurez à quoi vous en tenir.

Quant à l'école française, elle n'est représentée que par un seul artiste, M. Boisseau, mais elle est bien représentée, n'en déplaise aux critiques acerbes et malveillantes de certains journaux anglais, qui ont tout loué, même le fameux N° 24, sauf les œuvres de M. Boisseau. Le N° 78, *Portrait de la Patti*, est un beau et bon portrait d'un coloris très savant, aux effets habilement ménagés et d'un dessin parfait. La toilette est un peu criarde, mais elle est, paraît-il, authentique et n'a rien d'extraordinaire pour quiconque connaît le luxe exagéré des actrices. N° 47, *Witness et Star, Sir*, est parlant, et il faut que ce tableau ait une valeur réelle pour avoir mérité les éloges des critiques francophobes. Le N° 68, *une Indienne de Caughnawaga*, est remarquable de vérité et d'exécution, j'en dirai autant du N° 8, *la Grand-Mère*.

La section française de l'exposition est donc dans son ensemble excellente, et il est regrettable que le jury ait refusé d'autres tableaux, dus à des pinceaux français, uniquement parce qu'ils étaient œuvres françaises. Il est encore plus regrettable que les critiques se laissent influencer par la coterie qui préside aux destinées de notre Académie de peinture et cherchent à faire près du public ce que cette coterie n'a pas osé achever : la ruine de tout ce qui tient à l'élément français. Comme preuve de ce que j'avance, je donnerai les tableaux refusés qui valent mieux, beaucoup mieux que les meilleures toiles de certains académiciens.

J'avouerai qu'au milieu des étonnements que m'ont causés ces cadres détériorés par la peinture qu'ils entourent, deux choses surtout m'ont stupéfié; la première c'est qu'il y ait eu des tableaux refusés, la seconde c'est, je l'ai déjà dit, l'absence presque complète de l'élément français.

Des tableaux refusés! Grand Dieu, y pensez-vous! Qu'est-ce que cela pouvait être? Était-il possible qu'un être osant se décorer du nom d'artiste puisse produire quelque chose de plus mauvais que quelques-unes des toiles exposées! J'allai aux renseignements et je visitai quelques-uns des ateliers des refusés. Je fus stupéfait; il y avait là des petits chefs-d'œuvre. Mystère! j'étais intrigué, je cherchai, je trouvai les raisons de cet ostracisme artistique.

L'académie de peinture de Montréal compte 27 membres actifs, treize académiciens de plus qu'en France! Ces vingt-sept membres, plus trois membres associés, forment le jury d'admission et ont pour devise: hors de l'académie point de salut! Aussi, sur quarante-deux peintres exposants compte-t-on trente-deux artistes appartenant à l'académie, les autres on les a tolérés, le moins possible, juste assez pour ne pas les faire trop crier. Trente-deux exposants académiciens, et une telle exposition! réellement les portes de cette académie ne sont pas difficiles à enfoncer! Quant aux travaux du

jury d'admission, ils prouvent une chose, c'est que pour être juré, en peinture, à Montréal, il est peut-être nécessaire d'avoir de forts préjugés, des partis pris féroces et un fanatisme à toute épreuve, mais qu'il est parfaitement inutile de s'y connaître en peinture. Il est regrettable que les refusés n'aient pas jugé à propos de faire une exposition, le public eût été édifié sur l'honnêteté ou la capacité artistique de ses académiciens.

Est-ce à ces procédés aussi barbares que révoltants qu'il faut attribuer l'abstention presque totale de l'élément français? C'est possible; mais ce qui est certain, c'est que cette abstention est due presque exclusivement à l'apathie de nos compatriotes. Cette apathie est inexorable et impardonnable; nous appartenons à la race latine, à cette race qui a fourni au monde ses plus grands artistes et dont la France aujourd'hui continue les traditions artistiques. Nous pourrions produire et bien produire avec un peu d'étude, d'enthousiasme et de bonne volonté. Les artistes existent parmi nous, il suffirait de les stimuler pour les faire sortir de leur obscurité. C'est aux classes riches et aisées à prendre l'initiative; ce sont elles qui doivent préparer le chemin et aider les artistes à le gravir; que l'élément français ne se retire pas de l'académie de peinture uniquement parce qu'elle est située à l'ouest de la rue St-Laurent; qu'il prenne part au mouvement artistique qui s'est manifesté parmi nous, et d'ici à peu de temps les Canadiens-Français auront prouvé la supériorité artistique de la race latine sur la race saxonne. Il y a là un but patriotique aussi élevé que la nomination, dans une proportion exacte, des hommes de police canadiens-français. Ils ne sont pas terribles en fait d'art, ces flamboyants saxons; allez juger de leur force, cela ne coûte que 25c. Vous en aurez pour votre argent; car en dehors des quelques toiles que j'ai citées et des aquarelles dont beaucoup sont réellement remarquables, vous y verrez de beaux marbres, des bronzes magnifiques et quelques peintures délicieuses..... importés!

FERNAND.

LA FEMME DANS L'AMOUR

Il était six heures du soir, les grandes ombres enveloppaient le bocage dans une demi-obscurité. Au pied d'un arbre, sur l'herbe fraîche, était assise une jeune fille, belle et brune, elle tenait à la main une rose qu'elle effeuillait d'un air distrait, jetant les pétales dans l'onde du ruisseau.

Quelle est-elle donc cette enfant? Elle n'a pas le costume des religieuses, pas même celui des novices. Ses vêtements sont plutôt ceux du monde que ceux d'une maison du Seigneur, ses cheveux en boucles retombent sur ses épaules, une fleur solitaire est attachée à son corsage et ses pieds sont chaussés de souliers de cuir verni. Cependant elle paraît triste; son regard mélancolique suit les feuilles des roses qu'emporte le courant, pour aller bientôt s'engloutir dans le gouffre du torrent qui mugit au pied de la montagne.

A-t-elle un regret? ou pense-t-elle à la nuit du tombeau dans laquelle doit s'envelopper pour toujours son existence de jeune fille? Encore une heure, une seule heure de vie dans le monde! Il est six heures, à sept heures les portes de la vie doivent se fermer sur sa jeunesse pour l'enfoncer dans les rigueurs du cloître. Cette jeune fille, c'est une novice au

dernier jour de sa probation; ce jour, pour la dernière fois, elle revêt les parures du siècle pour ne les revoir jamais. Ce dernier jour est pour elle comme un jour de fête, c'est pourquoi elle n'a pas suivi ses compagnes quand la cloche a sonné six heures; il lui est permis de donner la dernière heure au plaisir si elle le veut, à la solitude si elle le préfère, à la rêverie et à la réflexion si elle s'y sent entraînée.

Ne lui reprochons pas cette journée de liberté, elle n'a pas bien longtemps à en jouir. Elle, pauvre étrangère, nul parent n'est venu lui faire visite, pas un ami n'est venu lui dire adieu, ou bien lui souhaiter un bon voyage dans le pèlerinage qu'elle entreprend si jeune. Quand elle eut effeuillé sa rose elle demeura quelques instants pensive; puis elle tira de sa poche un petit cahier. C'était son journal. Elle le regarda d'un air plein de mélancolie, laissa échapper un soupir, puis l'ouvrant, elle en détacha un feuillet, le déchira sans le lire et en jeta les morceaux dans l'onde fugitive. Elle en déchira ainsi plusieurs feuillets, puis elle suivit des yeux ces petits morceaux de papier qui, doucement entraînés sous l'impulsion du courant qui les agitait, semblaient saluer la jeune fille et lui dire un dernier un éternel adieu! Elle laissa encore échapper un soupir, sa main cessa d'arracher les feuillets, elle resta immobile, la vue fixée sur son petit cahier; les larmes qui voilaient ses paupières l'empêchaient de voir, mais pourtant elle lisait: était-ce de sonvenir? était-ce avec les yeux de l'âme? Peut-être est-ce une indiscretion de jeter les yeux sur ces pensées intimes, sur ces secrets du cœur de cette enfant, qui, dans ce moment, les ignorait peut-être elle-même, ou du moins cherchait à les oublier en détruisant les feuilles, muets dépositaires. "Ah! mon Dieu! avait-elle dit, vous savez avec quelle soumission je vous fais le sacrifice de ma vie, et si vous permettez que je garde au fond de mon cœur un amour aussi profond, que le temps et les larmes n'ont pu effacer, c'est que cet amour ne vous est pas désagréable. Oh! Roméo! comme je t'aime, comme je t'ai aimé, comme je t'aimerai toujours! Je n'espère plus te revoir; bientôt je ne serai plus de ce monde. Je ne sais si tu vis encore; depuis deux ans que je n'ai pas reçu de nouvelles de toi. Mon père même ne m'a pas écrit depuis deux ans que j'ai reçu sa dernière lettre. Il m'écrivait alors que mon Roméo devait me revenir, mais je ne l'ai pas revu. Peut-être m'a-t-il oubliée..... Oh! mon Dieu! peut-être en aime-t-il une autre? Qu'est-ce que je dis? ma raison m'égare, pourquoi pourrait-il en aimer une autre? Dois-je être égoïste? Ce n'est pas pour moi que je l'aime, c'est pour lui; n'est-ce pas parce que je l'aime pour lui seul que je veux faire abnégation de tout au monde pour pouvoir prier pour lui et offrir au ciel le sacrifice de ma jeunesse pour son bonheur!"

Ces feuillets elle les déchira comme les autres, et quand elle les eut tous détruits et jetés à l'eau elle se mit à pleurer.

En ce moment elle entendit la cloche du couvent: "Quoi! dit-elle, déjà sept heures." Elle prit la fleur attachée à son corsage la porta à ses lèvres, et se leva pour regagner le couvent à pas lents.

"Oh! mon Dieu! se disait-elle, mon sacrifice est fait: si je ne l'aimais pas je n'aurais pas de mérite à abandonner le monde. O! mon père! quand même vous viendriez, il est maintenant trop tard. Je marche vers le couvent, quelques pas encore et j'entrerai dans ma tombe, quelques instants encore et je serai morte, pour toi....., pour vous et pour tout le monde!"

UNE JEUNE FEMME.

CAUSERIE.

Je ne connais pas de plus grand plaisir que celui causé par la lecture du journal favori. Que d'heures qui auraient paru bien longues se sont écoulées rapides grâce à la feuille aimée! Le soir venu, après une journée bien remplie, n'est-ce pas que l'on éprouve une douce jouissance à s'étendre paresseusement dans son fauteuil, près de ceux que l'on aime et loin des opportuns, et à déplier son journal? Sans effort, sans fatigue, sans questions on se met au courant des faits et gestes des hommes du jour, on apprend toutes les nouvelles, on se forme une opinion. Pour vous plaire, lecteur, le télégraphe a joué toute la journée, les reporters ont battu le pavé pour recueillir des faits divers intéressants; pendant cette même journée, et toujours pour vous faire plaisir, le rédacteur en chef s'est passé la main six fois sur le front et six magnifiques idées sont sorties de ce cerveau puissant, et vous les savourez, gourmand que vous êtes!

Ecoutez-vous vous-même :

—Bon, encore le ministère tombé dans le pétrin! je m'en doutais, mon journal me faisait pressentir cet heureux dénouement... au reste, un ministère qui durerait toujours ne serait pas un ministère. Qu'est-ce que dit le premier-Montréal sur ce pétrin-là?... Oui, c'est bien cela... c'est exactement ce que je pense... le raisonnement est juste... décidément mon journal est à la hauteur de la crise...

Ah! voilà qui me fait plaisir : les Français, au Tonquin, marchent de succès en succès; encore une victoire! Peu de sang versé, l'ennemi est battu à coups de manœuvres plutôt qu'à coups de canon; quel contraste avec les boucheries anglaises en Egypte! Mon journal fait bien ressortir cette différence : les Français montrant aux Chinois par leur tactique savante qu'il est impossible de résister, les Anglais essayant de noyer le fanatisme musulman dans des mares de sang!—

Tous ces renseignements sont donnés par votre journal, toutes ces réflexions vous sont suggérées par la lecture d'une dépêche ou d'un article; une simple phrase qui vous frappe vous donne parfois l'occasion de débiter un petit monologue qui bien souvent est un chef-d'œuvre de bon sens.

Après les articles sérieux et de longue haleine viennent les renseignements utiles et amusants. Vous avez pu lire la semaine dernière, dans les journaux, un aperçu de statistique que le *Journal du Dimanche* (\$2 par an), lui aussi, a publié. Nous savons tous maintenant qu'il y a en notre beau pays

11 hommes mariés au-dessous de 16 ans		
3 veufs	do	do
2 veuves	do	do

Est-ce que ces seize individus n'ont pas droit à une mention spéciale? Ces onze messieurs en tête de la liste, ces Mozart de l'amour conjugal, méritent-ils des félicitations ou des condoléances? *That is the question.* Pour moi, je penche du côté des félicitations. On peut ne pas avoir toutes ses dents et pourtant se sentir des vellétés de génie; nous devons accepter les talents précoces et ne pas nous apitoyer sur leur sort.

Vous, monsieur le rieur, qu'est-ce que vous faisiez bien à 16 ans? je vais vous le dire. Vous étiez en train d'user votre trente-sixième paire de culottes sur les bancs du collège; grâce à l'argent du papa on vous bourrait de vers latins, de thèmes grecs et de soupe au pois. Vous n'aviez à vous occuper de rien : l'instruc-

tion vous arrivait toute fraîche et la soupe toute chaude. Beau mérite, en vérité!

Nos petits maris au-dessous de 16 ans vous battent haut la main, en voulez-vous la preuve?

Tenez, prenons-en un au hasard. A sept jours on le sevrerait, à trois mois il tuait son premier chat, à un an il savait par cœur les noms des femmes célèbres, à deux ans le latin n'avait plus de secrets pour lui, à cinq ans il faisait à pied un voyage d'exploration et poussait jusqu'à Bord à Plouffe, à dix ans le fils en savait plus long que le père — en fait de mathématiques, enfin à quinze ans, après cinq ans d'une vie orageuse, monsieur faisait une fin et épousait une fraîche jeune fille de trente-trois ans!...

Est-ce que vous auriez pu en faire autant? Non. Donc, tirez un grand coup de chapeau à ces hardis pionniers du mariage.

Les trois veufs au-dessous de 16 ans méritent aussi toutes nos félicitations. Laissez-moi m'expliquer. Le veuvage est une sinécure que souvent les plus méritants n'attrapent que sur leurs vieux jours. Pourquoi ne pas féliciter nos trois prodiges du repos dont ils jouissent? J'admets, comme vous, qu'ils ne l'ont pas gagné, mais est-ce bien une raison pour se montrer jaloux?

Nos compliments à ces messieurs, mais qu'ils ne recommencent pas. Chacun son tour.

Il me reste deux veuves au-dessous de 16 ans, et pour elles j'ai gardé toutes mes larmes. Je ne puis vraiment m'empêcher de m'apitoyer sur le sort de ces deux jeunes femmes. Les voilà toutes seules, exposées aux orages et aux tempêtes de cette mer terrible, la vie! Pauvres bâtiments qui, au premier voyage, perdent leurs capitaines! qui les guidera, qui les ramènera au port? Oui, je les plains de tout mon cœur ces trente-deux printemps qui ont perdu cent, qui sait? peut-être cent vingt hivers! Le début n'est pas heureux, mais qu'elles reprennent courage : il y a des commerçants qui commencent par des faillites et finissent par mourir millionnaires. Qui sait si nos deux jeunes veuves ne laisseront pas, en temps voulu, des veufs qui ne compteront, eux aussi, que des printemps?

Vous voyez tout ce qu'un simple article de journal peut vous inspirer de réflexions. Le gai succède au sérieux, le lugubre succède au gai, puis arrive le comique.

Vous avez entendu parler de Toronto? Ses habitants, qui sont des gens modestes, l'appellent la Ville-Reine, *the Queen City*. Mon journal m'a bien fait rire, l'autre soir, en me donnant à savourer toute une longue dépêche datée de la dite ville. Le fait était tellement important qu'il méritait les honneurs du télégraphe.

Figurez-vous que les hommes chauves de la Ville-Reine ont fondé une alliance offensive et défensive. Ces malheureux étaient en butte à tant de plaisanteries, à tant de vexations qu'ils ont senti le besoin de se grouper pour se défendre, et comme les chauves sont toujours des gens d'esprit, jugez si la défense va être savante. Des quolibets vont pleuvoir sur les crânes garnis, ces forêts vierges des coups de peigne, à ce que prétendent les membres de l'alliance, la lutte va être chaude et si on ne se prend pas aux cheveux c'est que les armes ne seraient pas égales.

Pour moi j'applaudis de grand cœur à cette révolte. Maud prétend que je n'ai pas de cheveux; si le cas était vrai, l'assertion de ma charmante voisine ne pourrait que me faire plaisir : j'ai toujours aimé un crâne bien nu et bien blanc. N'y a-t-il pas des rédacteurs en chef de journaux, des médecins, des pharmaciens, des avocats qui n'ont pas un cheveu sur

la tête? Pouvez-vous, cependant, me trouver plus d'intelligence et plus de savoir que dans ces crânes-là? Espérons que le genou va avoir enfin sa revanche sur la brosse; c'est ce qu'on pourra appeler le triomphe de la nue propriété!

Vous conviendrez, par ce qui précède, que les renseignements fournis par un journal ne sont pas à dédaigner. La nouvelle que les chauves font des préparatifs formidables pour attaquer les chevelus vaut bien celle de la victoire d'un Osman quelconque en Egypte. Grâce aux gazettes chacun peut, maintenant, raconter sa petite histoire de haute actualité; le fait du jour est à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Les organisateurs du banquet offert à notre sympathique confrère M. Lessard, et qui n'étaient certainement pas actionnaires de compagnies d'éclairage par le gaz ou par l'électricité, avaient donc bien raison d'étaler cette modeste inscription sur les murs de leur salle : *De la Presse jaillit la lumière!*

TOUCHATOUT.

UNE SÉANCE DANS UNE BASSE-COUR.

Il faut d'abord vous dire que mon cousin possède la plus belle basse-cour qu'il soit possible de voir; sa femme est amateur de bipèdes emplumés, et elle élève bien des bêtes inutiles, tout simplement parce qu'elle les trouve jolies. Tout le monde était occupé à la ferme; je me suis dirigé en flânant vers la basse-cour, et, refermant derrière moi la porte de la spacieuse enceinte qui contient les chères bêtes de ma cousine, je me suis assis sur un large bloc de pierre, et je me suis mis à fumer tranquillement, en examinant le peuple ailé qui m'entourait.

Quelle activité, quel mouvement, quel bruit, grand Dieu! On se serait cru dans une assemblée parlementaire; tout le monde parlait à la fois, les voix aiguës dominaient les autres, en perçant le tympan de l'auditoire : l'auditoire, c'était moi.

Je possède, entre autres facultés rares et précieuses, celle de comprendre le langage des animaux. Aucune de leurs intentions ne peut m'échapper; aucune des finesses de leur langage n'est perdue pour moi; je ne saurais expliquer ce don particulier, et je me borne à l'affirmer. Ma présence effaroucha tout d'abord les habitants de la basse-cour; ils se réunirent en coterics pour se communiquer leurs impressions.

—Ce doit être un garçon nouvellement attaché à notre service, disait une petite poule blanche huppée en me regardant dédaigneusement par-dessus l'épaule.

—Il est bien vieux pour s'acquitter convenablement de ces fonctions délicates, répondit une poulette qui singeait les grands airs de sa compagne.

Une vieille poule s'avança vers moi, clopin clopant, se tourna en profil afin de m'examiner plus facilement, et s'écria :

—Dieu! qu'il est laid! puis se sauva pour rejoindre sa bande.

—Comment! ma bonne vieille, vous en êtes encore à vous exclamer sur la laideur humaine! lui dit une jeune compagne avec ce ton méprisant que je croyais jusqu'ici être un apanage exclusif de la jeunesse contemporaine, lorsqu'elle s'adresse à ses vieux parents. Mais il n'y a rien de plus laid que l'homme; et ça se dit le roi de la création! Il n'est point d'animal qui ne soit mieux doué que lui, et il en est bien persuadé, allez, puisqu'il emprunte quelque chose à chaque espèce vivante pour se vêtir et se nourrir.

—Oui, répondit une oie en soupirant, il se nourrit beaucoup trop à nos dépens.

—Sans compter, reprit une poule, qu'il est vraiment intolérable de voir les femmes nous emprunter leurs principaux ornements, copier toutes nos grâces, imiter nos allures; en un mot, promener en tout lieu la caricature ambulante des dons que nous tenons de la nature. Quand nous voulons porter des plumes nous n'en sommes pas réduites à les arracher à une queue étrangère.

—C'est bien vrai! s'écria la poule dont la huppe voilait à demi le visage animé; ne voilait-il pas qu'elles se font sur le front de petites boucles pour imiter mon panache retombant!

—Et elles se peignent autour des yeux une raie noire, comme celle du canard que voilà.

—Et elles en font bien d'autres, morbleu! dit un jeune coq en s'avançant dans le cercle; que diriez-vous, si comme moi, vous aviez habité les États-Unis, si vous aviez vu les américaines défilant devant vous? Oh! quel spectacle amusant! je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé à l'exposition; c'est là que j'ai été acheté, pour être envoyé dans cette ferme. On m'avait placé dans une cage, et tout le monde défilait devant moi, sans se douter qu'on me fournissait le spectacle que l'on venait chercher. Les hommes sont bien absurdes..... et les femmes aussi!..... N'ai-je pas vu de jeunes élégants m'examiner au travers d'un lorgnon perché sur leur nez! Ils me regardaient avec mépris, parce que j'étais à vendre! Et eux, donc! Moi du moins, on m'achetait pour ma bonne mine, tandis qu'ils sont bien sûrs de ne pas trouver de placement s'ils n'ont pas un nom fortement recommandé. Du reste, vous aviez raison tantôt, en constatant que les femmes s'appliquent à imiter notre race; aujourd'hui elle portent des queues!

—Des queues! Et cent voix glapirent avec indignation. Comment! elles prennent nos queues!

—Les vôtres, les nôtres, celles de tout le monde; et même il ne leur suffit pas d'en porter une: nous nous en contentons; quant à elles, il leur en faut davantage. Elles ont d'abord celle de leur robe: bien; vient ensuite la queue suspendue à leur corsage par derrière; et enfin leur chapeau se termine aujourd'hui par une queue, presque toujours représentée par une plume.

—Quelle spoliation! Où s'arrêtera, grand Dieu! cet odieux besoin de se couvrir de nos dépouilles?

—Hélas! nul ne peut le prévoir: plumes de faisan, plumes de coq, plumes d'autruche, tout leur est bon; les seules plumes qu'elles dédaignent sont les plumes d'oie, car elles sont trop occupées de s'attifer pour songer à écrire. Quand j'étais à Philadelphie, j'ai fait beaucoup d'observations sur tous ceux qui venaient poser devant moi, et qui croyaient sottement que c'était moi au contraire que l'on fesait poser devant eux. J'ai trouvé là des ressemblances frappantes. Voyez là-bas ce paon vaniteux, qui ne parle presque pas, n'ayant rien à dire, et craignant en même temps de faire entendre quelque balourdise: il se contente d'étaler sa queue, de la trainer derrière lui ou de faire la roue pour éblouir ses semblables. En ai-je vu comme lui à l'exposition! Nous avions dans le même bâtiment, mais dans un autre compartiment, des autruches; elles ont une démarche importante et ridicule. Vous me croirez si vous voulez; eh bien! il y avait là des femmes qui les étudiaient, et s'en retournaient en les imitant..... oh! mais en les imitant fort bien.

—Quant à moi, je ne comprendrai jamais que l'on soit forcé d'emprunter nos manières et nos

plumes, dit une poule dont l'allure était pleine d'affectation.

—Vous avez raison, dit le coq en s'inclinant avec une galanterie un peu goguenarde; dans ces cas-là, il faut savoir se suffire à soi-même. Mais que voulez-vous! Cette pauvre humanité n'a rien à elle, et se voit forcée de tout emprunter à autrui, depuis les plumes jusqu'aux allures. Quant à moi, j'ai été étudié, tel que vous me voyez, par un jeune homme, qui est venu deux jours de suite pour apprendre le secret de se tenir comme moi, de marcher avec la dignité qui me distingue, de redresser la tête avec cet air dégegé que je tiens de la nature. Pauvre garçon! Il aura beau faire, la copie ne saurait valoir le modèle! Non contents d'offrir dans leurs personnes une contrefaçon de la nôtre, ils nous empruntent une foule d'habitudes. Ainsi, dans notre espèce, le beau sexe n'est pas silencieux; chez eux, c'est bien pis, et le caquetage ne s'arrête jamais; les fanfarons apprennent de nous à se dresser sur leurs ergots, les femmes s'appliquent mutuellement des coups de bec, comme.... tenez, comme on le fait dans ce coin-là. Holà! chères dames! en voilà assez; voulez-vous vous tenir tranquilles?

—C'est cette vieille qui m'a attaquée; son caractère est devenu insupportable; elle est furieuse contre moi, parce qu'elle n'est plus jeune, et elle ne cesse de m'asticoter.

—Nous connaissons ce sentiment, répondit gravement le coq, et nous savons qu'on ne peut le faire disparaître dans le cœur des poules. Seulement, je vous prévient, mesdames, que je ne tolérerai pas autour de moi des désordres que les hommes seuls sont capables de supporter. Je ferai justice, et bonne justice, de toutes ces rixes qui ont pour origine un sentiment honteux; je ne m'abaisserai pas à agir comme si j'étais un homme; je n'excuserai pas la méchanceté, dans la crainte d'attraper moi-même un coup de bec; je ne me rendrai pas complice, par une lâche complaisance, de tous les méfaits que mon intervention pourrait empêcher. Ainsi, madame, laissez, s'il vous plaît, vos compagnes tranquilles; votre animosité ne vous rendra ni plus jeune ni plus belle; résignez-vous à être de votre âge, à ne plus briller sur la scène que vous avez occupée assez longtemps; vous pouvez plaire encore; mais, sachez-le bien, vous ne pouvez plus plaire qu'à force de bonté, de patience, de sentiments bienveillants. Regardez-vous dans la mare..... Là, qu'est-ce que vous y voyez?... Ne dirait-on pas une furie, avec toutes ces plumes hérissées? avec ce regard allumé par une colère injustifiable? Calmez-vous, sinon je vous calmerai, en vous administrant un châtement que vous aurez bien mérité.

—C'est cela!... glapit la vieille poule avec fureur, en agitant son plumage d'un blond fauve un peu terni par le temps. Voilà comment on me traite, à cause de cette intrigante dont on m'a imposé la compagnie! Grâce à elle, je vais être abandonnée par mes amis; et l'on s'étonne que je ne puisse assister de sang-froid à tous ses manèges, qu'il me soit impossible de la voir prodiguer ses gracieusetés tantôt à vous, tantôt à ce canard, ou même à ce grand dindon! Vous ne croyez donc pas que c'est uniquement par respect pour la morale que je m'indigne et m'agite?

—La morale..... hum!..... Vous n'avez pas toujours été si sévère, et la tradition affirme que vous avez été bien autrement coquette que la compagne dont l'aspect excite en vous tant de fureur. Quant à vos amis, si vous les perdez, ce sera votre faute; tenez votre bec tranquille, ne l'ouvrez pas pour piailler, pour jacas-

ser à tort et à travers, et l'on ne vous abandonnera pas; mais si vous vous montrez méchante, envieuse, haineuse et menteuse, que pourrait-on aimer en vous?

Après avoir prononcé ce discours plus énergique que poli, le coq reprit le fil de sa narration:

—Je vous disais donc que je ne me trouvais pas dépaysé du tout pendant l'exposition de Philadelphie; même plumage, mêmes prétentions, mêmes habitudes que parmi nous. J'y ai même vu un grand nombre de cous rouges et ridés, comme ceux des dindons; mais on les cache sous des cravates. En un mot, la race humaine est infiniment plus mal partagée que nous, car elle a tous les inconvénients de notre espèce, et ne possède pas nos avantages physiques et moraux.

Oui, dit la grosse oie qui paraissait en proie à une inquiétude fixe, oui, mais les hommes ne se mangent pas entre eux.

—Quelle erreur ma chère! Vous voulez parler des loups?

—Je sais bien ce que je dis; on ne les rôtit pas, en leur mettant des pommes dans le ventre.

—Parce qu'ils ne seraient pas bons bouillis ou rôtis; et encore il y a des pays où l'on ne se fait pas faute de traiter les hommes comme ils nous traitent. J'ai causé avec les bêtes étrangères qui avaient traversé les mers pour venir à l'exposition, et elles m'ont raconté que dans leur patrie on met fort bien un homme à la broche.

—Pourquoi ne suis-je pas née dans cette contrée-là?

—Il n'est pas certain que l'on y dédaigne la volaille. Je ne sais pourquoi vous vous obstinez à considérer uniquement le côté désagréable de notre existence; c'est là une maladie humaine dont je vous engage à vous défaire. Peut-on être plus heureux que nous? On nous soigne, notre nourriture est choisie et excellente...

—Oui, on nous engraisse! murmura la pauvre oie.

—Et quant au dénouement de l'existence, continua le coq philosophe, c'est une loi générale qu'il faut accepter; le renard, la maladie ou la cuisinière, mon Dieu! tout cela se vaut.

Je vous envoie cette conversation, surprise parmi la gent volaille. Le coq avait-il raison? Les femmes font-elles réellement autant d'emprunts qu'il le disait à l'espèce dont il était si fier de faire partie? J'aime à croire qu'il exagérerait la situation. En ce qui me concerne, j'ai été frappé de reconnaître que toutes les passions et toutes les prétentions humaines avaient leurs équivalents parmi toutes les races de la création. La vanité, le désir de faire de l'effet, la haine, les rodomontades, tout cela se retrouve en miniature dans une basse-cour; tout cela s'y produit avec la même intensité que sur la scène du monde. D'où je conclus... Mais que pourrais-je bien en conclure... Cela demanderait trop de développements, et je remplace ma conclusion par un vœu:

Fasse le ciel que les hommes et les femmes choisissent leurs exemples ailleurs que parmi la gent emplumée!

ZIP.

LE CADET GÉNÉREUX.

Il y a à peu près une quarantaine d'années, un marchand de Montréal avait deux fils. L'aîné, d'un cœur mauvais et d'un caractère dur, haïssait son jeune frère, qui était beaucoup plus aimable que lui, et d'un naturel doux et paisible. Il n'était point de mauvais traite-

ments qu'il ne lui fit essayer dès que l'occasion s'en présentait, et les remontrances, et les réprimandes du père ne purent lui faire changer de conduite.

Le père avait une fortune considérable dans le commerce. Se sentant déjà vieux, il fit son testament, et par un partage des plus étranges, lui qui connaissait ses deux enfants, qui aimait le cadet et blâmait la dureté de l'aîné, il laissa à cet aîné tout son bien, avec tout ce qu'il avait de fonds, le priant seulement de continuer le négoce et d'aider son frère. Il mourut quelque temps après.

Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, et chassa de la maison son malheureux frère, l'exposant à la merci du sort, sans lui donner aucun secours.

Tant d'inhumanité dans un frère remplit le cœur du jeune homme d'indignation et d'amertume : il était découragé. "Si mon frère me traite ainsi, disait-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers ?"

Il fallait vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitta Montréal et s'adresse à un négociant de New-York, à qui il offre ses services. L'autre les accepte et le reçoit dans sa maison.

Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertu et tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant il lui laissa tous ses biens.

Après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche, et n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix, il acheta dans une province éloignée une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse, et y vécut content avec honneur et bonne renommée.

Il est une Providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entreprises, et longtemps tout réussit au gré de ses vœux ! Mais il vint une année fatale ; les pertes s'accumulèrent. Dans le même temps plusieurs marchands, qui avaient entre les mains ce qui lui restait d'argent, firent banqueroute ; et pour comble d'infortune, le feu prit à la maison, consuma tout ce qu'il avait d'effets, et le réduisit à la mendicité.

Dans cette horrible état, il ne lui restait d'autre ressource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables que le récit de ses malheurs pouvait attendrir. Il mangeait le pain de la charité publique dans les larmes et les remords.

"Où en serais-je à présent, se disait-il en soupirant, si tous les hommes étaient aussi durs que je l'ai été ? Ah ! s'ils savaient comme j'ai traité mon frère, ils me repousseraient avec horreur ! Mon frère ! mon frère ! s'écriait-il quelquefois dans le chemin, où es-tu ? tu me maudis sans doute, et tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim. Ah ! que ne peux-tu me rencontrer et me voir ; tu serais vengé ! Que ne puis-je en t'embrassant rompre avec toi ce morceau de pain, qu'une mère pauvre et généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant ! je serais consolé. Hélas ! si le hasard m'offrait à ses yeux, il ne reconnaîtrait jamais son aîné sous ces lambeaux de la misère. Il devait pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur."

Un jour qu'il avait fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui fallait pour le soutenir, il aperçut de loin un homme bien mis se promenant dans une prairie voisine d'un joli château dont il lui parut le seigneur. Il

s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, et le conjure de lui accorder quelque secours.

—D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes ?

L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitements pour son frère. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, et d'avouer qu'il avait bien mérité ses malheurs ; mais la crainte et le besoin le retinrent, il craignit d'éteindre par cet aveu la pitié qu'il voulait inspirer à ce seigneur. Il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connaissait sa famille.

L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmena au château et ordonna à ses gens de le bien traiter et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein.

Le pauvre dormit d'un sommeil profond et paisible toute la nuit, et le matin, à son réveil, sa première pensée fut "que cet honnête homme est bienfaisant : s'il n'est pas né riche, il méritait de le devenir."

Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque temps avec attendrissement, et lui demanda s'il ne le connaissait point ?

—Non, répondit le pauvre.

—Hé quoi ! s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère ! En même temps il s'élança à son cou, et l'étreint tendrement dans ses bras.

L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, tombe à ses genoux, et fondant en larmes, il s'écria :

—Mon frère ! Pardon ! Pardon !

—Il y a longtemps, lui répond son frère, que je t'ai pardonné. Oublie le passé, tu es riche, car je le suis. Vivons ensemble et aimons-nous.

—Oui, mon frère, je t'aimerai bien, répond l'aîné d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je ne me pardonnerai jamais. Je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui me soulage.

A. SCOT.

LE PÈRE AUX ÉCUS

PROVERBE EN ACTION

Un soir d'hiver, que je causais au coin du feu avec mon grand-père, l'excellent vieillard me dit :

—Pour cette fois, mon enfant, je ne te conterai pas d'histoire. Tu commences à être un grand garçon. Les fables ne sont plus de ton âge. Ce qu'il te faut maintenant, c'est la science des proverbes, c'est-à-dire ce qui apprend le mieux à connaître le bon et le mauvais côté de la vie.

—Eh bien ! lui répondis-je, parle, mon grand-papa, dis-moi un proverbe : je t'écoute.

L'excellent vieillard pris dans sa tabatière d'argent un peu de poudre sternuatoire, l'introduisit dans ses narines, posa la jambe droite sur la jambe gauche, et ajouta :

—Il s'agit de choses sérieuses, je t'en préviens, mon enfant.

—Les choses sérieuses ne m'ennuient jamais quand elles passent par ta bouche, grand-papa. Cette flatterie enfantine le fit sourire.

—Nous disions donc, reprit-il, qu'il est temps de t'enseigner des proverbes. Eh bien ! grave profondément dans ta mémoire celui que voici : "il ne faut pas se déshabiller avant d'avoir préparé son lit."

—Mais, objectai-je, cher grand-papa, je ne comprends pas très bien. Qu'est-ce que cela signifie ? Dis-le moi.

—C'est juste, mon enfant. Cela a besoin de commentaires. Entre nous, cela veut dire qu'un homme de sens ne doit pas se dépouiller de son bien avant d'être descendu dans la tombe.

Evidemment cette explication rendait le proverbe plus clair, mais elle lui donnait aussi une tournure excessivement mélancolique. Les enfants s'attristent toujours et avec raison lorsqu'on leur parle de la mort.

Mon grand-père le comprit ; aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

—Je t'avais prévenu que cette causerie roulerait sur des choses sérieuses. Cependant je vais te rendre le proverbe plus sensible, non par un conte ni par une fable, mais par une histoire vraie et qui s'est presque passée sous mes yeux. C'est un de mes souvenirs de jeunesse :

Ecoute, reprit-il, cette histoire, et transmets-la à ton tour à tes petits-fils, si tu en as un jour.

Il se trouve au fond une moralité excellente, à l'usage de toutes les familles, sans exception.

Pour la seconde fois je me préparai à écouter, et le bonhomme procéda à son récit.

Ceci, dit-il, est la véritable histoire du "Père aux écus."

Figure-toi, mon enfant, qu'on désignait sous ce nom, il y a soixante ans environ, un vieux et vénérable orfèvre. Ce n'était pas que M. Deslauriers fut énormément riche ; mais de ce qu'il avait fait son tour en Californie, en n'emportant qu'un petit écu dans une bourse de cuir, et de ce qu'il était revenu au pays après trente ans d'absence, avec soixante mille dollars à peu près, on lui donnait le sobriquet en question, afin d'en faire un exemple.

M. Deslauriers était d'ailleurs un homme recommandable sous tous les rapports.

Resté veuf avec une jolie fille de dix-neuf ans, qui était toute sa joie, il ne cherchait qu'à la bien marier avant de quitter ce bas-monde. Soir et matin, il récitait à genoux une prière, très courte mais très touchante :

"Mon Dieu, envoyez-moi, je vous prie, un bon mari pour ma fille."

Geneviève, je te l'ai déjà fait remarquer, était jeune et jolie. Selon toutes les apparences, son héritage devait être d'un fort montant. Elle ne pouvait donc manquer de trouver "Un bon mari."

Il s'en présenta dix ou douze ; mais M. Deslauriers n'en choisit qu'un, et c'était naturellement celui que Geneviève aimait le plus. Au demeurant, un bon garçon, qui savait beaucoup de petites choses, un peu de danse, un peu de musique, un peu de littérature, un peu de mécanique, mais qui ne savait pas d'état.

Mais cela ne tirait pas à conséquence, puisque la fiancée était riche pour deux.

Après la cérémonie nuptiale, M. Deslauriers prit à part ses deux enfants et leur dit :

"Vous pensez bien, mes bons amis, que je n'ai rien de plus cher au monde que vous-mêmes. Me voilà vieux. A quoi bon garder par devers moi une fortune dont je ne saurais jouir ? Un notaire est là, dans la chambre voisine, avec son papier et sa plume toute taillée. Sans plus tarder, je vais vous faire donation de tout ce que je possède. Je ne veux pas me réserver un sou. Seulement, vous me prendrez avec vous, et je suis sûr d'avance que ne me laisserez manquer de rien."

Pour toute réponse, Geneviève et son mari sautèrent au cou de M. Deslauriers et l'embrassèrent en lui prodiguant mille compliments plus affectueux les uns que les autres.

Le notaire dressa l'acte, M. Deslauriers le

signa, et le jeune ménage fut riche comme s'il avait été patronné par quelque bonne fée.

Pendant six mois, les choses allèrent bien. Les deux enfants étaient remplis de prévenances pour le vieillard qui leur avait si libéralement donné sa fortune. On avait bien soin de ne le laisser manquer de rien; on s'empressait de satisfaire jusqu'à ses moindres fantaisies.

Il allait se promener en voiture quand il voulait; il donnait à dîner à ses amis quand cela lui faisait plaisir; il disposait de la maison de son gendre comme de la sienne propre.

Vers le neuvième mois, il y eut tout à coup un léger refroidissement.

On commençait à trouver, mais tout bas, que M. Deslauriers était bien un peu sans gêne; on se disait, entre mari et femme, qu'il ne ménageait pas assez les chevaux de l'écurie et qu'il ne mettait plus d'eau dans son vin.

Vers le dixième mois, la domestique qui le servait faisait observer qu'il brûlait trop de bougies.

Vers la fin de l'année, on était unanime à faire mauvaise mine à ses amis et à donner de temps en temps, à la dérobée, des coups de pied à son chien.

M. Deslauriers vit tout cela, il en souffrit, mais il ne dit rien d'abord.

Dans la candeur de son âme, il espérait que cet état de choses changerait.

Au treizième mois, comme il voulait faire un cadeau à de pauvres gens qui se mariaient, on lui dit que tout ce qui se trouvait dans la maison étant à sa disposition pour son propre usage, mais qu'on verrait d'un mauvais œil qu'il donnât aux autres le bien de sa famille.

M. Deslauriers soupira amèrement et dit, en se parlant à lui-même :

"Décidément, j'ai fait une sottise."

Comme c'était un homme de ressource, il ajouta presque au même moment :

"Sans doute tout cela est triste, mais il y a remède à ce mal."

Dès le lendemain de ce jour mémorable, il avait adopté un nouveau plan de conduite.

Il s'était retiré dans sa chambre en recommandant expressément qu'on ne vint pas le déranger.

"J'ai une affaire grave à combiner avec mes intérêts, dit-il."

Il fit ensuite pousser son fauteuil près d'une table, s'y assit, poussa un ressort, ouvrit un tiroir et y prit un gros sac, solidement attaché par des ficelles.

C'était des louis d'or.

Toute la matinée il en comptait, à plusieurs reprises, les espèces, qu'il faisait sonner assez haut pour être entendu de Geneviève et de son mari.

On l'appela pour prendre le repas de la famille.

"Excusez-moi auprès de mes enfants, dit-il, je n'ai pas faim ce matin, et d'ailleurs je suis trop occupé pour songer à me mettre à table."

En même temps il comptait toujours ses louis d'or et de plus belle.

Geneviève et son mari, la serviette sous le menton, accoururent précipitamment à ce bruit.

"Mais, mon cher papa, lui demanda sa fille, d'où peut donc provenir une si grosse somme, après la donation entière que vous nous avez faite, à mon mariage, de tous vos biens et de tout votre argent?"

— Ma chère fille, répondit M. Deslauriers, cela résulte d'une rentrée de fonds sur laquelle je ne comptais plus. Il y a six mille piastres en or, je crois. Je me propose de vous en faire une nouvelle donation: il ne s'agit que de la présence du notaire."

Le notaire est appelé; M. Deslauriers, encore

vert, sain d'esprit et de corps, fait son testament dans la plénitude de sa volonté, comme on devrait toujours le faire.

"Je soussigné déclare par ces présentes que mon intention est qu'à ma mort, tout ce qui se trouvera dans un grand coffre d'ébène, placé dans ma chambre, appartienne à ma fille et à mon gendre."

Il prend une plume et signe.

Geneviève et son mari sort aux anges.

Mais à peine sont-ils sortis que le vieillard remplit son coffre d'ébène de cailloux et de sable, et qu'il met l'or en lieu sûr pour ses amis.

Cependant tout change pour lui dans la maison.

Il n'éprouve plus que des attentions délicates et des soins empressés de ses enfants, qui craignent, s'ils le négligent, que le testament ne soit changé et la donation anéantie.

Au bout de trois ans M. Deslauriers mourut.

Le lendemain de son décès, dans la soirée, en conformité du testament, on courut à la cassette.

On n'y trouva que des cailloux et le sable déposés, avec un billet contenant ces mots: "Pierres et sable pour commencer une loge de fou à ceux qui donnent leur bien avant leur mort."

Mon grand-père termina là son récit et ajouta:

"Ce proverbe a une variante, c'est celle-ci:

"Sachez garder toujours une poire pour la soif."

JEAN LOUIS.

LE TOUT MONTRÉAL.

Dédié aux chercheurs de nouveautés :

Vu, rue Saint Laurent, l'enseigne suivante :

X., couvreur en ardoise et autres métaux.

Lu, dans un journal qui reproche à ses confrères de ne pas écrire en français: *Mirets en braid*.

?????

Enfin, on lit dans la *Gazette Officielle d'Ottawa*, rédigée par nos littérateurs les plus distingués et tout au moins les plus payés :

Pour la gouverne du bôme de la Compagnie de bôme Sud-Ouest, Miramichi, Nouveau-Brunswick.

Je voudrais bien, pour ma gouverne, savoir ce que c'est qu'un bôme: s'agit-il là du fameux *baume du Canada*? J'hésite à croire qu'il s'agit d'un boom, ce serait d'un français par trop..... officiel.

Une conférence sur le paupérisme traitée au point de vue philosophique, physiologique et social par le Dr de Bonald, membre médaillé de la Société des arts, sciences et belles lettres, de Paris, sera donnée au Cabinet de Lecture paroissial de cette ville lundi, 28 courant, à 8 hrs p. m. Un nouveau plan d'organisation du travail agricole, industriel et artistique, fruit des plus sérieuses recherches de l'auteur, sera soumis à l'appréciation de l'auditoire.

L'entrée de la salle sera gratuite; mais avec un billet d'admission que toute personne pourra se procurer chez le Dr de Bonald, 344 rue Craig, Carré Viger.

MODES DU JOUR

J'ai vu ces jours-ci, en plein Montréal, une merveille, et comme je ne suis pas égoïste je m'empresse d'en offrir la description à mes lectrices.

J'étais dans une de ces voitures publiques que je ne sais trop comment désigner, moi qui ne suis pas puriste, et que je me contenterai d'appeler tramway, tout comme en France. Une jeune fille monta, et son maintien attira immédiatement mon attention. Son costume, quoique bien fait, indiquait par quelques légères irrégularités qu'elle avait été sa propre couturière, et lui allait à ravir malgré ces irrégularités. Elle

pouvait, cette jeune fille, avoir dix-huit ans, paraissait robuste et bien portante, et tout prouvait qu'elle avait le bonheur d'avoir une mère aussi intelligente que bonne.

Sa figure, son cou, ses cheveux, tout enfin était d'une propreté excessive, et les femmes, qui font par goût les observations que je suis obligée de faire par métier, me comprendront. La peau était complètement vierge de poudre de riz, de fard ou de peinture. Les oreilles, sans être petites, étaient bien formées et agréables à l'œil; son cou, qui n'avait aucune prétention à la perfection, était peut-être un peu large par derrière mais formait une courbe charmante qui se perdait assez haut sous des cheveux fortement tordus. Et quelle chevelure! Brune aux reflets dorés, sans la moindre odeur de pommade, d'huile ou de cosmétique, sans épingles, sans bijouterie, rien absolument rien que la nature, et je vous assure que c'était assez. Quant aux yeux, assez beaux, vifs, un peu espiègles, ils étaient l'expression la plus complète de la franchise, de la bonté et de la simplicité.

Son costume en tweed était simple, sans garniture, sans franges, sans ruches bouillonnées et sans plissés, je dis simple, parfaitement simple; ses gants, que je remarquai lorsqu'elle chercha son argent dans sa bourse, n'étaient pas neufs, mais cependant ils n'étaient ni salis ni fanés. C'était des gants bien soignés comme la personne qui les portait et les mains qu'ils recouvraient, fermes et solides aux doigts souples, avaient la force indispensable aux travaux du ménage et la délicatesse nécessaire à la garde-malade.

Le pied était bien la base digne de supporter un tel chef-d'œuvre: moyen, bien à l'aise dans une forte bottine qui ne craignait ni la pluie ni la boue, le cou-de-pied bien dessiné, le talon bas et le bout légèrement carré, avec une telle chaussure toute chute est impossible.

Voilà ma merveille, plus rare qu'on ne le pense. Sa simplicité, sa santé, sa propreté exquise était toute sa fascination, et cependant elle attira l'attention de toutes les personnes se trouvant avec elle dans la voiture. Certaines femmes, d'un âge assez avancé pour être mères et grand-mères, la regardaient avec envie. Je laisse à mes jeunes lectrices le plaisir de deviner pourquoi.

Si je me suis, aujourd'hui, écarté quelque peu des modes proprement dites, c'est que réellement nous sommes à une époque de transition qui n'offre pas grand chose de nouveau. J'ai, dans mes précédentes chroniques, parlé des dernières modes du printemps et il faut attendre un peu de soleil et de chaleur pour entamer la saison d'été. En fait de toilettes nouvelles, dignes d'être mentionnées, je n'en ai guère vu qu'une cette semaine; la jupe était en vigogne marron, plissée à petits plis droits, avec tunique en vigogne havane, taillée en grandes dents pointues; corsage à pointe assez prononcée par devant, avec dents, appliquées en vigogne au bas; sur la poitrine formant plastron, une grande applique en velours marron avec les mêmes dents qu'au bas du corsage; revers à dents, en velours, sur la manche. Au bas de la jupe, bord de velours marron, sur lequel tombe le plissé du jupon.

PÉRIA.

CORRESPONDANCE.

Madame P. S. Sherbrooke.—Il est excessivement facile, avec un peu de soins, de produire ces imitations de vitraux à l'aide desquelles vous désirez orner votre oratoire ainsi que quelques autres parties de votre maison. Je vous donne aujourd'hui une recette que je considère comme étant parfaite et qui vous permettra d'utiliser toutes sortes de gravures enluminées ou noires.

On prend de la belle cire vierge, très pure et bien blanche: on la fait fondre à feu doux dans une cas-

serole en fer battu, et quand cette cire est fondue, on y ajoute environ le sixième de son poids, ou, si l'on veut, 80 grammes par livre de cire, de belle térébenthine de Venise, bien blanche, et l'on continue de remuer jusqu'à mélange homogène. Alors on retire du feu, et, tandis que cette composition est chaude, on y passe vite la gravure que l'on veut rendre diaphane. Ensuite, comme la cire peut ne pas rester égale partout, et qu'il faut arriver à la rendre aussi mince que possible, ce que l'on obtient facilement en interposant l'objet entre deux feuilles de papier collé, plaçant ceci sur une table recouverte d'un linge comme pour repasser; et, en effet, avec un fer bien chaud, on repasse sur le dit papier collé, de manière à ce que la cire s'étende également partout, et qu'une partie du superflu passe dans le papier contenant le sujet; alors la diaphanéité est déjà plus égale; mais comme la couche de cire restante peut être encore trop épaisse, on repasse plusieurs fois, en se servant de nouveau papier à chaque fois et jusqu'à ce que la gravure n'ait plus que l'apparence d'une vitre.

Mademoiselle Julie F. Hull.—Je ne connais rien de plus joli et d'aussi peu coûteux en fait de guirlandes pour décoration d'autel ou d'appartement que la *mousse fleurie*, dont la fabrication est simple, amusante et à la portée de tous; en voici les détails :

Dans une cassolette, sur une lampe à esprit-de-vin, on fait fondre de la belle cire blanche; quand la cire est fondue, on la retire du feu, et aussitôt on la colore en y ajoutant de la couleur réduite en poudre fine autant qu'il en faut pour la nuance que l'on désire obtenir, en remuant bien, jusqu'à refroidissement.

Les couleurs à mélanger à la cire sont le vermillon, le carmin, le bleu d'outre-mer, dit bleu de Guinée, de qualité supérieure, le jaune de chrome, le violet de cochenille, le vert anglais, le chrome orange; toutes les couleurs en poudre, bien entendu. Le mélange de couleur et de cire donnant la nuance désirée, lorsque l'on veut opérer on chauffe jusqu'à ce que la cire soit fondue de nouveau, et, après avoir retiré du feu, on prend sa mousse brin à brin, on en trempe l'extrémité dans la cire, d'où on la retire de suite, la tenant à la main le temps de laisser solidifier la cire attachée à ce brin. Quand cette première couche de cire s'est refroidie sur ce brin, on retrempe de nouveau, mais vite, pour que la deuxième couche chaude ne fasse pas fondre la première, et, comme auparavant, on laisse la goutte se solidifier, opération qui enfin fournit à l'extrémité du brin de mousse une boulette ou perle de cire de couleur, grosse à peu près comme une tête d'épingle plus ou moins grosse, suivant le temps employé et selon que l'on a trempé plus ou moins avant dans la cire.

Avec un peu de patience, au moyen d'un pinceau fin, on peut panacher ces boulettes et même les dorer, en y appliquant, lorsqu'elles sont encore chaudes, des feuilles d'or ou d'argent faux. P.

LOGOGRIPIE

J'habite le palais des princes de la terre,
Et je prononce entre eux la paix comme la guerre,
Je suis utile à tous; mais, entres autres, de moi
Le beau sexe, dit-on fait un très grand emploi.

Ami lecteur, si tu me décomposes,
Dans mes six pieds tu trouveras sept choses;
Ce qui te garde en tous temps, en tous lieux,
Ce que tu prends quand tu veux sauter mieux;
Ce que tu fus quand tu parus au monde;
Ce que tu vois quand le tonnerre gronde;
Ce qui la nuit peut éclairer tes pas;
Ce que souvent tu grattes quand tu pas.

Si dans ces six branches décrites,
Lecteur, tu ne me trouve pas,
Le septième sera le nom que tu mérites.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

VIII

L'AVEU.

(Suite.)

Cependant il comprenait qu'une explication immédiate et sans équivoque avec Diégo était nécessaire. Sans cela, les mauvaises langues et la calomnie n'auraient pas tardé à trouver un aliment pour s'exercer aux dépens du fils de l'alcade et de la nièce du curé.

Aussi répondit-il, sans paraître s'émouvoir :
—Entrons d'abord, mon enfant. Nous parlerons de cela plus tard. Aie confiance en Dieu. Il nous dictera notre conduite.

Ces paroles ne s'adressaient qu'à Marie. Pourtant le curé entendit pousser derrière lui un profond soupir. Il détourna la tête et aperçut le sacristain qui le regardait, le visage bouleversé. Il allait l'interroger, quand la voix du sergent donna tout à coup une autre direction à ses pensées.

Robreno avait suivi le prêtre. Au moment où l'abbé Juan ouvrait la porte du presbytère, le sergent le retint :

—Pardon, monsieur le curé, dit-il en répétant le salut militaire, voici, je crois, qui vous concerne.

L'abbé prit le billet de logement que lui tendait le soldat et le lut d'un coup d'œil.

—Ah! dit-il avec un mouvement d'étonnement et de joie, vous êtes mon hôte.

—Il paraît, monsieur l'abbé.

—A merveille. Nous allons vous montrer la chambre d'amis. En attendant, disposez à votre gré de ce modeste foyer. Mais vous êtes seul, et le billet porte : le chef de la troupe et une recrue.

Le sergent désigna Diégo de la main.

—Lui! s'écrièrent en même temps l'abbé, sa nièce et le sacristain.

Robreno fit un signe affirmatif.

Il y eut un moment de silence. L'abbé rêchissait.

—Roch, dit-il enfin, cette nuit Diégo couchera dans l'église.

Puis se tournant vers le sergent :

—Vous ne refuserez point de partager notre humble repas? demanda-t-il.

Le sergent se confondit en remerciements.

—Nous dinons à midi. Avant de nous mettre à table, cette cloche avertit le village que chacun a le droit de venir réclamer sa part des mets que Dieu nous envoie.

Et le curé montra la grosse cloche que l'on connaît.

—A midi, heure militaire, repartit Robreno. Il est dix heures. J'ai le temps de faire le tour du village, de m'assurer si chacun de mes hommes est casé, en sorte que, vous laissant seuls pour le moment, attendu que... vous m'excuserez... et cætera...

Et pivotant sur ses talons, le sergent sortit en marquant le pas.

—Et cætera! répéta le prêtre machinalement.

Il a raison. C'est la fin de toutes les explications, quand on veut s'en aller.

Sans y prendre garde, l'abbé avait élevé la voix à un diapason inusité. Il était évident qu'il était sous le coup d'une vive surexcitation.

—Est-ce pour cela que je l'avais prise dans les bras glacés de sa mère? Ne pouvais-je donc compter sur une absolue confiance? Pourquoi ne pas m'avoir dit depuis longtemps ce que le hasard l'oblige à me découvrir? Mais non... rien... rien... rien... Et je me demandais la cause de ces pleurs cachés, de cette tristesse inexplicable!

L'abbé Juan allait s'égarant dans son monologue, quand il sentit deux bras s'appuyer sur son épaule. Il se retourna, brusquement arraché à ses rêveries. Il vit devant lui Marie, les yeux baignés de larmes, le regard suppliant.

—Allons! allons! dit-il en cherchant vainement à prendre un air fâché, tout en attirant à lui la jeune fille... J'ai tout oublié, tout, m'entends-tu? Ce qui est fait est fait, et peut-être bien fait. Ne nous occupons plus du passé, auquel il n'y a rien à changer. Songeons au présent, et surtout à l'avenir. Assieds-toi là, Marie, et toi aussi, mon fils.

En même temps il fit signe à Diégo de prendre un siège. Le jeune homme s'était rapproché du prêtre.

Roch, debout à quelque distance, surveillait cette scène, muet et interdit.

—Oui, mon oncle, dit Marie touchée de la tendresse du vieillard, j'ai mal agi envers vous, j'aurais dû...

—N'ai-je point encore ce matin prêché le pardon des offenses? interrompit l'abbé. Je le répète, ne parlons plus du passé.

—Le présent, l'avenir, répondit Diégo, sont pour nous, pour notre amour, pleins de menaces et d'incertitude.

—Dieu veillera sur vous, mes enfants, si vous vous rendez dignes de sa miséricorde, dit le prêtre. Mais, avant tout, répondez-moi sincèrement: avez-vous, l'un pour l'autre, interrogé votre conscience et votre cœur? Vous me dites que vous vous aimez et vous ne me l'auriez point dit que j'aurais fini, tôt ou tard, par m'en apercevoir. Diégo, le jour où Marie vous aura pris pour époux, elle sera la femme dévouée qui selon la parole de l'Évangile, quitte son père et sa mère pour suivre celui à qui Dieu l'a unie. Mais toi, Diégo, seras-tu pour elle l'homme courageux qui protège sa compagne, l'homme sincère qui lui consacre son existence, l'homme bon et fort qui lui aplanit le chemin de la vie?

Diégo s'était redressé. Il étendit solennellement la main et s'écria avec exaltation :

—Je le jure! Depuis que je suis au monde, je n'ai donné mon cœur qu'à deux femmes: à ma mère, à Marie. Ma mère morte, il ne me restait plus qu'une seule espérance: vivre pour Marie. Mais, hélas! la vie qui m'est réservée désormais est comme un chemin où l'on marche dans les ténèbres et où l'on se heurte partout aux obstacles les plus insurmontables.

—Ne désespère point mon fils, dit l'abbé avec douceur. Aie foi en Dieu. Je te le dis à toi comme je l'ai dit à Marie, Dieu te dictera ta conduite.

Et se levant pour prendre un livre qui se trouvait parmi d'autres sur le bureau, il feuilleta quelques moments le volume, puis le remit au jeune homme :

—Ce livre, dit-il, calmera les orages de ton cœur, la fièvre de ton esprit. C'est le pain des âmes. Chacune de ses pages renferme les paroles de la divine consolation. Médite ces paroles, graves-les dans ta mémoire, prends-les pour guide de chacun de tes actes; elles te don-

neront les trésors les plus grands, les plus enviables de la terre : la foi, la paix, le bonheur.

Diégo saisit le livre avec reconnaissance, et baisa la main du prêtre avec effusion.

L'abbé Juan avait repris sa place,

—Roch ! dit-il en appelant le sacristain.

Roch fit quelques pas en avant, sans proférer une parole.

—En attendant, continua le prêtre, que le ciel me permette d'unir ces deux enfants par les liens sacrés du mariage, je veux que leur amour soit pur de toute hypocrisie. Ils sont dignes l'un de l'autre. Pourquoi se cacher aux yeux du monde ? Non, je veux au contraire que le monde sache dès aujourd'hui qu'ils ont échangé devant moi leurs promesses et leur foi.

Marie et Diégo le regardaient avec surprise.

—Il le faut, mes enfants. Mon devoir me le commande. Tout autre conduite serait coupable aux yeux de Dieu et justifierait les sarcasmes des méchants.

Et s'adressant de nouveau au sacristain, qui demeurait immobile comme s'il eût été pétrifié.

—Cours à la boutique d'Antonia, demande-lui de ma part une paire de bas rouge pour Marie...

Marie et Diégo eurent une exclamation.

—Laissez-moi faire, reprit l'abbé. Toi, Roch, cours, cours vite.

Le sacristain ne bougea point. Une pâleur affreuse avait envahi ses traits. Il s'était appuyé d'une main sur le dossier d'une chaise, pour ne pas tomber à la renverse. Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

Le curé ne s'aperçut point de ce changement produit par les paroles en apparence si simples qu'il venait d'adresser à Roch. Il ne vit qu'une seule chose, c'est que le sacristain tardait à exécuter ses ordres.

—Tu ne m'entends donc pas ? dit-il avec impatience. Quel singulier garçon ! On le dirait tout déconfit de ce qu'il vient d'apprendre. Comme s'il ne devait pas être le premier à s'en réjouir !

Roch eut un frémissement : il lui sembla qu'un poignard venait de le frapper au cœur. Il se redressa automatiquement et, sans voir ce qu'il avait devant lui, il se précipita dehors, l'air effaré.

—Pauvre diable ! dit le prêtre en le suivant du regard, il est fou de joie !

Si l'abbé Juan eût examiné de plus près le visage du sacristain, il n'eût pas parlé ainsi. S'il l'avait accompagné dans sa course, il l'eût vu, à quelques pas du presbytère, près de la croix de pierre du Calvaire, s'affaisser comme une masse. Il l'eût entendu s'écrier d'une voix qui eût épouvanté le bon vieillard :

—Mon Dieu ! mon Dieu !

En effet, Roch, vaincu par la souffrance morale, était tombé, et la main dans la tête il pleurait.

Il existe à la Chênaie, comme dans la plupart des villages de l'ancien royaume de Léon, une coutume qui remonte on ne sait plus à quelle époque reculée, et qui depuis des siècles est restée en vigueur. Lorsqu'un jeune homme veut demander en mariage une jeune fille, et s'assurer que ses prétentions ne seront repoussées ni par celle-ci ni par ses parents, il va au-devant d'elle, un jour de semaine, au retour du travail, et l'arrêtant au milieu de la route :

—Voisine, dit-il avec l'embarras que crée naturellement la situation, voilà quinze jours que j'en perds le sommeil et l'appétit. Ce matin je me suis dit : quand elle me porterait dans le cœur un coup plus fort que celui que j'y sens déjà, il faut que je parle. Enfin ! quoi ? Je vous aime, et vous ?

A cette brusque déclaration, la jeune monta-

garde devient plus rouge qu'une pomme d'api. Elle baisse les yeux, elle prend son tablier et le roule distraitemment dans ses mains, puis, d'une voix hésitante, mais si bas, si bas qu'on peut à peine l'entendre :

—Que me voulez-vous ? dit-elle. Avez-vous dansé avec moi ?

—Non... mais... je voudrais vous parler dimanche.

—Soit, à dimanche.

—A dimanche.

Ils se séparent et vont chacun de son côté. La nuit porte conseil. Au champ du coq, la jeune fille a pris sa résolution. Si elle est défavorable au prétendant, elle se tait. Si, au contraire, elle incline à mettre sa main dans celle du voisin, elle va trouver sa mère et lui conte ce qui s'est passé ; on discute, on pèse la proposition ; si on l'accepte, la mère sort d'une armoire une paire de bas rouges et les remet à sa fille, en disant :

—Tiens, sois heureuse avec lui, comme je l'ai été avec ton père.

Une fois les bas rouges donnés, le consentement paternel est formel. La jeune fille attend avec impatience l'arrivée du dimanche. Ce jour-là, elle ne sort que pour aller au bal du village.

Le prétendant s'est glissé dans la foule ; il surveille, avec la plus scrupuleuse attention, l'entrée de chacune des villageoises. Quand il voit apparaître celle dont il attend l'arrêt, ses regards se portent tout d'abord sur les bas de la nouvelle arrivée. Si ces bas sont rouges, il se fait un mouvement dans la salle, et toutes les voix chuchotent :

—Fiancée ? Et à qui ?

Le bal commence. Le prétendant laisse passer successivement devant lui tous les autres jeunes gens qui invitent la paysanne aux bas rouges. Autant de demandes, autant de refus. Enfin, le tour du prétendant arrive. La jeune fille sourit et lui tend la main. Toute la Chênaie connaît alors le fiancé. Il est le roi du bal, et les libations se font à ses frais. Le même soir, comme la coutume l'exige, le fiancé se présente au presbytère.

—Monsieur l'abbé, dit-il, Marie ou Juana, ou quel que soit le nom de la fiancée, a, sur ma prière, changé la couleur de ses bas. Je viens vous prier, au nom de mon père, d'arranger l'affaire le plus tôt possible.

—C'est bien ! c'est bien ! répond le prêtre en souriant, revenez demain.

Le paysan baise la main du vieillard et s'en va satisfait. Il sait que le curé ira le lendemain au point du jour demander officiellement la main de la jeune fille pour son paroissien, et qu'en revenant au presbytère, à l'heure convenue, il y trouvera la réponse attendue. A dater de ce jour, les fiancés se rencontrent librement ; mais l'usage veut que la jeune fille ne parle à son prétendu que de sa fenêtre. Un mois se passe ainsi. Un soir, par hasard, le père de la jeune fille et celui du jeune homme se trouvent réunis au pied du même arbre. La conversation s'engage toujours de la même manière :

—Bonsoir, voisin.

—Bonsoir.

—Et la santé ?

—Pas trop mal. Et vous ?

—Bien, merci.

—Que dites-vous de la récolte ?

—Bah ! Couci-couci.

—Votre vache noire est guérie ?

—Oui, Dieu merci.

—Tant mieux.

—Alors, comme nous disions, d'après ce que m'avait assuré monsieur le curé, votre garçon ne déplairait pas à ma fille.

—Il paraît.

—Mais, si vous ne voyez pas d'empêchement à la prendre pour bru, nous pourrions les marier à la Saint-Jean, supposé que l'année soit bonne.

—Marions-les à la Saint-Jean.

—A propos, pour parler d'autre chose, que donnez-vous à votre petite ?

—La petite aura la vigne qui borde la route de Béjar et trois onces d'or bien sonnantes, le jour qu'elle sortira de chez moi pour aller chez elle.

—Moi, je donne à mon garçon le morceau de terre où j'ai planté de l'orge l'an dernier et cinq douros aussi luisants que la patène de l'église. En sorte que, le garçon étant vaillant la fille bonne ménagère, ils feront leur chemin comme nous avons fait le nôtre.

—C'est dit, tope là.

—Tope.

Et les deux paysans se serrent la main à s'écraser les phalanges de tous les doigts.

Le mariage a lieu la nuit de la Saint-Jean. Le sacristain se déhanche pour faire mieux résonner la grosse voix de la cloche de l'église. Les chemins sont jonchés de branches de myrte et de noyer ; on cueille des fleurs à pleines brassées, et l'on en tresse des bouquets que l'on offre à la future.

Au sortir de la messe—car, suivant la coutume espagnole, le mariage religieux a seul force de loi—on se rend en procession à la demeure des nouveaux mariés, où est dressée une grande table couverte de mets. C'est le curé qui prend la tête du cortège. C'est lui aussi qui préside le repas de nocce. Et le prêtre ne laisse point passer cette occasion d'adresser une courte allocution à ses ouailles.

Pendant ce temps, la mariée s'est dérobée à l'assistance, laissant son mari avec les convives. Quand elle rentre dans la salle, elle est accueillie par des hourrahs. Mais elle ne porte plus de bas rouges. Elle les a enfermés dans son armoire, d'où elle espère les retirer dans vingt ans pour sa fille.

IX

LE BAL.

Les musiciens avaient pris place sur l'estrade réservée à l'orchestre. Les premiers coups d'archet avaient annoncé l'ouverture du bal donné en plein air. Paysans et paysannes tournoyaient en rond. Les soldats, mêlés à la fête, se disputaient les danseuses, et les villageoises attendaient à l'envi une invitation du sergent, Robreno.

Tout à coup il se fit un grand silence. Les instruments de musique s'arrêtèrent. Les danseurs restèrent cloués sur place. On eût dit que, par un coup de baguette magique, tous avaient été d'un même signe métamorphosés en statues. Ce qui avait produit ce coup de théâtre, c'était l'arrivée de Marie, que suivaient à quelque distance Roch et le sergent, puis Rafael et Diégo.

—Voyez donc, disait-on de tous côtés, la nièce du curé a des bas rouges.

Et les cous se tendaient, et les yeux s'écarquillaient.

—Impossible ! chuchotaient les uns.

—Vous êtes donc aveugles ? répondait-on aux incrédules.

Tous, au bout d'un moment, étaient forcés de convenir de l'authenticité du fait.

—Mais quel est le fiancé ? ajoutaient les curieux intrigués.

—Si c'était le fils de l'alcade, qui est entré avec elle ? interrogeaient les plus sagaces.

(A suivre.)